

**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 1 (1913)  
**Rubrik:** Miscellanées

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 19.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## MISCELLANÉES

### A PROPOS DE FÉLIX BOVET

Dans le N<sup>o</sup> du 15 juin de *La Revue* (ancienne *Revue des Revues*), M. Emile Faguet a publié un important article sur *Félix Bovet*, moraliste et philosophe. Nous en citerons un passage seulement :

« Comme philosophe, Félix Bovet est admirablement *loyal* et il est hardi et profond. Je crois — quelque défiant que je sois à l'égard de ces formules rigides — je crois pouvoir le définir ainsi : il avait une âme chrétienne et un esprit éternellement sceptique. L'âme chrétienne n'est pas douteuse. Si loin qu'il aille dans le doute, il répète toujours ou presque toujours : « Cependant je crois... cependant je crois que la vérité est dans l'Évangile. Si je ne le comprends pas, ce n'est pas une raison pour qu'il ne soit pas le vrai. » M. Philippe Godet dit de lui : « Sceptique par réflexion, croyant par intuition. » C'est très juste : je n'y ajouterai qu'un mot et j'aimerais à dire « croyant par intuition et par amour ».

Cherchant à circonscrire exactement cette part de *foi* qui était en Félix Bovet, M. Philippe Godet écrit : « Il a mis en question toutes sortes de choses ; mais il a cru toujours à la réalité du mal moral, au péché. » Ceci c'est s'avancer beaucoup ; car je trouve précisément ce mot dans les *Lettres de jeunesse*, le livre le plus absolument sincère qu'il ait écrit : « Je ne puis m'empêcher de vous copier les lignes suivantes : « Il n'y a qu'une hérésie, dit M. Scherer, c'est de nier le péché. » Cette hérésie est celle dont je suis infecté ; elle me semble faire partie de ma nature ; je ne puis croire à la liberté. C'est là je le sais, ce qui m'a toujours manqué... » (1852. Il a vingt-huit ans. Ce n'est pas une boutade). Non, Félix Bovet a douté du péché, de la liberté humaine et par conséquent du péché, comme de presque tout. Sa foi irréductible n'est pas là. Il a douté, successivement, selon sa nature essentiellement mobile comme il le dit lui-même, de toutes les vérités religieuses, de toutes les choses relatives à Dieu, *excepté de Dieu lui-même*. De celui-ci, il n'a jamais douté une seconde. Voilà exactement, je crois, la circonscription de sa foi.

— Alors il n'est pas chrétien, il est déiste.

— Je ne sais pas s'il est chrétien ; mais assurément, il a du chrétien. Il a du chrétien, parce qu'il ne se contente pas de croire en Dieu ; mais 1<sup>o</sup> il croit de plus, *toujours*, que Dieu s'est révélé ; 2<sup>o</sup> il a *toujours* confiance en lui ; — et ces deux choses sont essentiellement chrétiennes. »

---

#### LE CONGRÈS DU PROGRÈS RELIGIEUX

Le « Congrès du progrès religieux » qui siégeait à Paris au milieu de juillet s'est attiré d'acribes critiques. De certain côté, naturellement, on n'a pu comprendre que des centaines de gens accourussent des quatre points cardinaux pour s'entretenir de « bêtises » telles que des sujets religieux. A l'extrême opposé, on a mis au pilori ceux des chrétiens qui avaient consenti à participer à cette nouvelle Tour de Babel ; à frayer avec des hérétiques comme le pasteur Traub ; à discuter, avec des représentants du paganisme et comme si elle n'était pas depuis longtemps résolue, la question d'une religion universelle.

Cependant, quand on songe aux étroitesse, aux anathèmes, aux luttes qui ont trop souvent caractérisé les rapports des croyants entre eux, il semble que chacun ne devrait que se réjouir de ce vent de rapprochement et de bonne volonté qui souffle et pousse les esprits religieux à chercher ce qui les unit plus que ce qui les divise. C'était une note profondément chrétienne que celle que faisait retentir M. Boutroux, dans son discours présidentiel, quand, insistant sur ce que chacune de nos représentations du divin a d'incomplet encore et de grossier, il prêchait non la tolérance seulement, cette attitude hautaine qui ne consiste en définitive qu'à « donner aux autres le temps de venir à soi », mais le respect et l'amour. Et c'était une atmosphère cordiale et bienfaisante que créait dès l'abord la parole savoureuse de M. Charles Wagner quand, souhaitant la bienvenue à une assistance fort bigarrée, il remarquait que la beauté d'un repas n'est pas faite du pain qu'on y mange, mais de l'affection qui unit les convives.

Notre sympathie pour l'inspiration du congrès nous permet d'avouer d'autant plus franchement que, malgré la présence d'éminentes personnalités et la grande valeur de certains travaux entendus, nous en avons été déçu. En voici peut-être la raison :

Il semble qu'on ne s'entende plus très bien sur le but de ces réunions inaugurées en 1900 sur l'initiative de protestants américains. Elles furent, à l'origine, un « Congrès du christianisme libéral et progressif ». — Pour les Allemands, les Français ou les Suisses, elles sont certainement restées cela : leurs préoccupations et leurs travaux ont conservé un caractère nettement chrétien et protestant. — Est-ce l'influence prépondérante qu'exerça le Père Hyacinthe sur la session de

Berlin en 1910 ? Ou plus encore la sympathie grandissante dont témoignent certains unitaires anglo-saxons pour une religion théiste universaliste ? Bref, dès cette année-ci, le congrès a été dit « du progrès religieux » ; et la participation d'une poignée de bouddhistes, hindous, juifs ou béhaïstes lui a donné une apparence de congrès des religions. — C'est une tendance bien différente, d'autre part, qu'ont imprimée aux réunions, pour le grand public et de nombreux participants, la présidence retentissante et les deux magistrales communications de M. E. Boutroux (Philosophie et religion. — Les raisons du cœur, d'après Pascal.) — Qu'on y ajoute encore l'active participation de libres-penseurs comme M. Paul-Hyacinthe Loyson et celle de modernistes notoires tels que l'abbé Romolo Murri ou le professeur Joseph Schnitzer, et l'on comprendra que les efforts du congrès aient singulièrement manqué d'unité.

Assurément, une préoccupation était commune à tous : celle de la liberté religieuse. Mais quand, en aspirant à la liberté, les uns ne songent qu'à la suppression d'un jury de doctrine ou d'une discipline surannée, d'autres à l'autorité papale, d'autres aux divisions de l'Eglise réformée de France, d'autres encore au remplacement de l'Evangile par quelque syncrétisme des grandes religions monothéistes, cette idée de liberté apparaît comme quelque chose de trop vague ou de trop formel pour qu'on puisse, en s'inspirant d'elle avant tout, travailler utilement au « progrès religieux ».

Chicago a réuni naguère un Congrès des religions. Paris a ses réunions de libres-penseurs et de libres-croyants. Tout cela est du plus grand intérêt et peut être de réel profit. Mais, à chacun sa tâche : nous aimerions voir le groupement qui, pour la sixième fois, vient de se réunir reprendre son nom et son programme de « Congrès du christianisme libéral et progressif ». A cette condition, il pourra accomplir une œuvre précise, féconde et « religieuse ».

M. V.

---

#### UN CENTENAIRE THÉOLOGIQUE

La Faculté de Théologie de Princeton (N. J.) aux Etats-Unis, vient d'achever son premier siècle d'existence. A cette occasion, elle publie un magnifique volume de plus de 600 pages, auquel ont contribué quinze auteurs, tous attachés à cet important établissement. L'on y aborde les principaux domaines de la théologie protestante, l'exégèse, l'histoire ancienne ou contemporaine, l'apologétique et la dogmatique, l'histoire des religions, la psychologie, etc. On y retrouve tout naturellement le trait qui donne à la Faculté de Princeton son originalité et son cachet spécial. Elle est en effet un des boulevards de l'orthodoxie dans le monde protestant tout entier. Mais cette tendance conservatrice foncée

n'est point le résultat d'une ignorance de l'état actuel de la science ; au contraire, il suffit d'ouvrir ce manifeste pour y trouver de nombreux renvois aux ouvrages des savants allemands les plus connus et les plus avancés. Mais par une sélection voulue et soigneusement maintenue, les professeurs de cette Faculté sont les défenseurs convaincus des idées traditionnelles, du moins sur un grand nombre de points, et utilisent les ressources nouvelles de la science du jour au profit de leur thèse essentielle. Ainsi, pour ne citer que deux exemples dans le domaine des disciplines bibliques, M. John Gresham Machen soutient qu'il y a accord complet entre la théologie de Paul et la prédication du Christ, question qui a été résolue ailleurs de façon fort différente. M. Oswald Thomson Allis voit dans la structure rythmique spéciale de la strophe Esaïe XLIV, 23-28 (dont le point d'aboutissement comme forme et comme pensée est l'apparition de Cyrus) une présomption, sinon une preuve, de l'esaïcité de la grande prophétie d'Esaïe XL-LXVI, que l'on regarde presque universellement aujourd'hui comme datant de l'époque exilique, si ce n'est même, pour sa dernière partie, du retour en Juda.

C. M.

— Dans le numéro de novembre 1912 de la *Revue philosophique* M. Penjon a consacré à la notion d'autorité un article intéressant qui lui a été suggéré par un livre américain : *L'autorité : le rôle de l'autorité dans la vie et ses rapports avec le légalisme en morale et en religion* par A. v. C. P. Huizinga (Boston, Sherman, French & Co, 1911).

L'auteur est un presbytérien qui écrit sur de grands sujets : — la foi en un Dieu personnel, l'autorité de la force et celle du droit, le pragmatisme philosophie américaine, — pour défendre les opinions traditionnelles. Nous ne connaissons le livre consacré au pragmatisme que par l'analyse qu'en donne le prospectus de l'éditeur. Elle n'est pas banale et, si elle est exacte, elle dispense de lire l'auteur. En voici donc la substance :

L'ouvrage annoncé est « une protestation prudente mais emphatique » contre le pragmatisme. Les bases philosophiques du pragmatisme ne s'imposent pas ; « une infusion de tempérament pragmatiste pourrait être utile à certains systèmes européens, rigides et théoriques. En Amérique nous en avons déjà trop et nous en souffrons. »

Les pragmatistes ne se plaindront pas de cet adversaire et M. Albert Schinz se félicitera de cet allié.

P. B.

— M. Carl Steuernagel, professeur à l'Université de Halle, qui vient de publier une volumineuse « Introduction à l'Ancien Testament », annonce dans la *Theologische Literaturzeitung* (du 13 septembre 1913) l'ouvrage de M. H. Trabaud sur *l'introduction à l'Ancien Testa-*

ment dans sa phase actuelle. Il loue la conscience et la clairvoyance avec lesquelles M. Trabaud a traité son sujet ; il constate que l'auteur a réussi à faire tenir en quelques pages une matière exceptionnellement riche et le félicite de la manière dont il a exécuté son travail. L'étude de M. Trabaud, dit M. Steuernagel, est destinée à rendre aux savants de langue française les mêmes services que l'excellente « Introduction à l'Hexateuque », de Holzinger a rendus en Allemagne durant ces dernières années.

— M<sup>lle</sup> Hélène Naville a entrepris d'écrire la vie d'Ernest Naville, son grand-père. Elle a publié récemment un premier volume racontant l'histoire des quarante premières années du philosophe genevois. (*Ernest Naville, sa vie et sa pensée*. Tome I<sup>er</sup> : 1816-1859. Genève, Georg, 1913. 345 p. in-8 ; avec huit hors-texte.) Il faut louer le soin et l'impartialité que l'auteur a apportés à son œuvre et la remercier de l'avoir enrichie de documents nombreux et souvent fort intéressants. Quand on entreprendra d'écrire l'histoire intellectuelle de la Suisse romande au XIX<sup>e</sup> siècle on ne pourra se dispenser de recourir à la biographie que nous annonçons.

Nous n'avons pas à nous arrêter ici sur les chapitres d'ordre biographique ou historique, quel que soit l'intérêt qu'ils présentent. Tant que nous n'avons pas le deuxième volume sous les yeux il est impossible de porter un jugement d'ensemble sur l'évolution d'une vie si exceptionnellement riche et si longue. Mais on doit dès aujourd'hui attirer l'attention sur certains documents publiés par la biographe de Naville et qui permettent de pénétrer dans l'intimité d'une âme profonde, plus complexe sans doute qu'elle n'apparaît à la lecture des livres du philosophe. Nous voulons parler en tout premier lieu de la lettre que Naville adressait à la princesse de Melphe en 1880 (p. 275 à 278) ; c'est l'histoire très sobre, et merveilleusement transparente, de son passé intellectuel et religieux ; c'est aussi une page d'apologétique chrétienne qui restera. Nous pensons ensuite aux nombreux fragments du journal de Naville, à ses lettres de Paris (le récit de ses visites à Victor Cousin est tout à fait amusant et fort instructif) et au résumé que M<sup>lle</sup> Naville donne de la « philosophie chrétienne » de son grand-père, telle qu'elle se dégage de l'*introduction générale* aux œuvres de Maine de Biran (p. 331-342). La *Revue* se réserve de revenir sur ces pages lorsqu'aura paru le deuxième volume de la biographie qui sera consacré à la période proprement philosophique et apologétique de la vie d'Ernest Naville.

G.